



MUSÉES
FRAGONARD
DE GRASSE

DOSSIER DE PRESSE

Expositions 2019

25 mai au 22 septembre

Rome / Athènes

Ethos

Trésors du Musée
Benaki d'Athènes

SOMMAIRE

p. 4	Expositions du 25 mai au 22 septembre 2019
p. 6	Rome / Athènes - Biographie de Carole Blumenfeld, commissaire de l'exposition - Parcours de l'exposition - Liste des oeuvres
p. 14	Ethos
p. 16	Trésors du Musée Benaki d'Athènes
p. 20	Le Musée Jean-Honoré Fragonard à Grasse
p. 28	Le Musée Provençal du Costume et du Bijou
p. 40	Visuels pour la presse

LES EXPOSITIONS 2019

En 2019, la Maison Fragonard invite la Grèce, qu'elle soit traditionnelle, idéalisée ou actuelle.

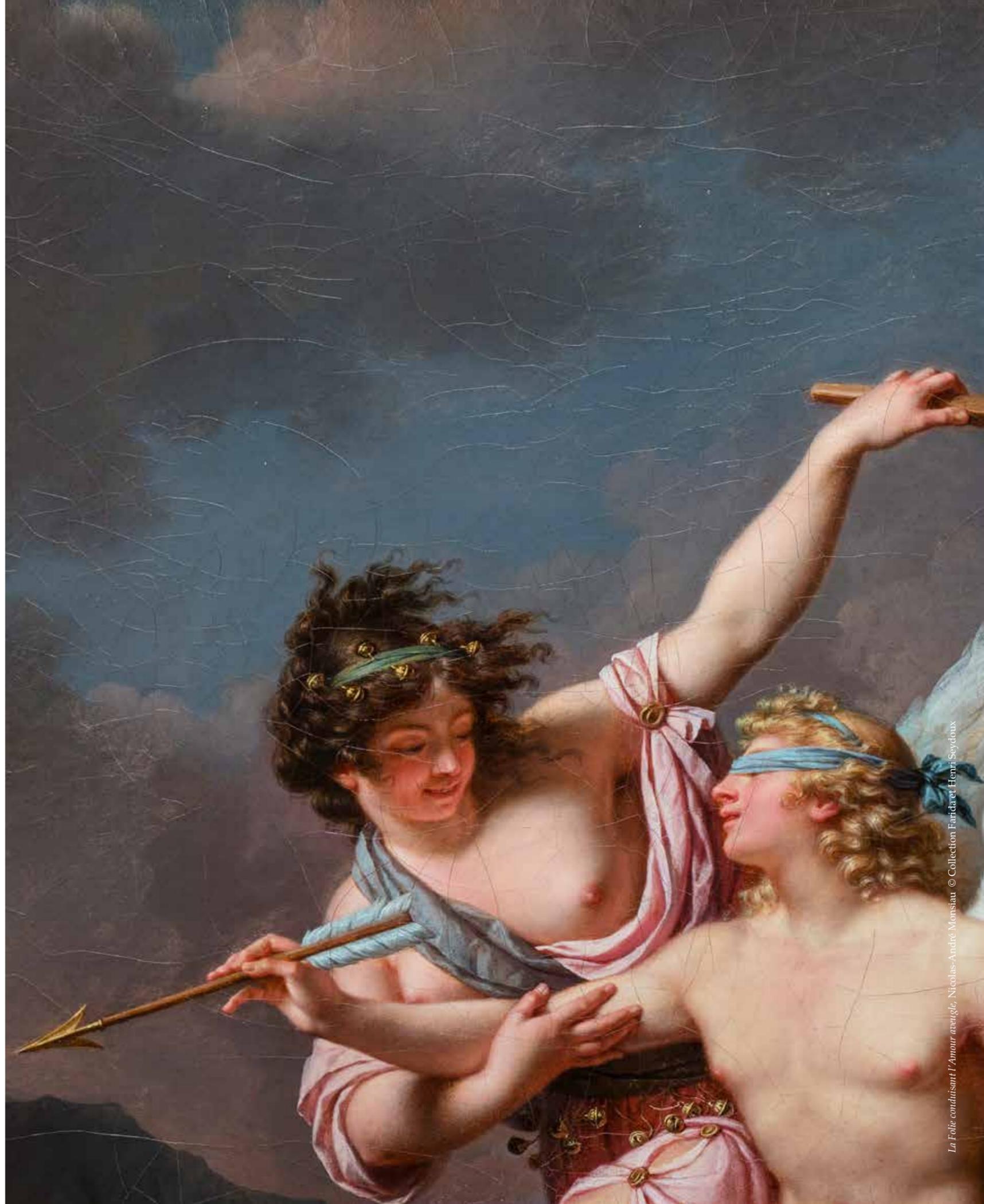
Le musée Jean-Honoré Fragonard, propose deux expositions :

- « Rome / Athènes, les deux visages de la femme sous la Révolution française » met en lumière le rôle de la Grèce dans l'imaginaire de la fin du XVIII^e siècle.

- Le voyage se termine au XXI^e siècle, avec l'exposition « Ethos, un regard photographique sur les coutumes grecques d'aujourd'hui » par deux jeunes photographes grecs.

Pour la première fois, le Musée Provençal du Costume et du Bijou a l'honneur d'exposer des pièces provenant toutes d'une institution étrangère : le musée Benaki d'Athènes à travers « Trésors du Musée Benaki, costumes et bijoux grecs ».

Trois expositions à Grasse pour découvrir une Grèce multiple : de ses costumes incroyables à ses visages variés.





Flora arrosée par Zéphyr, François Gérard, 1799 © Collection particulière
Photos page de droite (de gauche à droite) : L'Amour poursuivant l'Innocence, Jacques Antoine Vallin © Collection Farida et Henri Seydoux / La Folie conduisant l'Amour aveugle, Nicolas-André Monsiau © Collection Farida et Henri Seydoux / Amphion jouant de la lyre avec trois Naitides, Elisabeth Vigée le Brun © Collection particulière

MUSÉE JEAN-HONORÉ FRAGONARD

L'Antiquité est un formidable terrain d'exploration et surtout de projection pour les artistes de la fin du XVIII^e siècle où chaque héroïne athénienne ou romaine incarne une certaine vision de la femme française.

Rome / Athènes

LES DEUX VISAGES DE LA FEMME SOUS LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

COMMISSARIAT CAROLE BLUMENFELD



La Grèce joue un rôle crucial dans l'imaginaire de la fin du XVIII^e siècle. Dès 1763, le baron Grimm assure que « la décoration extérieure et intérieure des bâtiments, les meubles, les étoffes, les bijoux de toute espèce, tout est à Paris à la grecque ». Or vingt-cinq ans plus tard, écrivains, artistes et mondains ne se contentent plus d'une Grèce rêvée, mais désirent, au contraire, être au plus près de la vérité. En découvrant mille détails précis sur les saveurs, les odeurs et les usages dans l'ouvrage de l'abbé Barthélemy, le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, paru en 1788, Elisabeth Vigée Le Brun organise ainsi son célèbre « souper grec » où ses convives se délectent du « vieux vin de Chypre », du son des lyres, du parfum du myrte ou du laurier. L'impact de cette soirée est tel que la presse anglaise, autrichienne, russe et italienne évoque ce « tableau animé par le génie » avec « Corinne, Alée, Pindare, et bientôt enfin de toutes les illustrations de la Grèce ».

Or, dès les premières heures de la Révolution française, cette nostalgie d'une Antiquité aimable prend une envergure bien différente puisqu'elle épouse les aspirations des partisans de la liberté féminine, un glissement subtil. Tandis que la femme romaine mise en scène par les écrivains et les peintres, Cornélie mère des Gracques en tête, incarne la dévotion envers sa patrie et sa famille, l'Athénienne, délivrée des entraves sociales, ignorant le poids des préjugés, symbolise la recherche du savoir et de l'indépendance. Le choix des sujets des artistes en temps troubles n'est guère anodin, en particulier lorsque la censure, réelle ou inconsciente, jette un voile sur les causes défendues jusqu'alors haut et fort. L'exposition qui sera présentée l'été prochain au Musée Jean-Honoré Fragonard sera une première, tant en raison de l'accès aux oeuvres, la plupart conservées en mains privées, que de l'interprétation qui sera défendue. Le « genre gracieux » de Lagrenée,

Regnault, Landon, Mallet ou Prud'hon, souvent regardé avec dédain par la critique de Salon révolutionnaire et fort peu étudié depuis, mérite en effet une lecture plus approfondie.

En alliant la noblesse de l'antique et la grâce de Léonard, il illustre le préromantisme français, et ouvre toute une page de l'histoire de l'art du XIX^e siècle.

De *L'Amour fuyant l'esclavage*, commandé par le dernier grand amour de Mme du Barry au peintre Vien, à *Aspasie s'entretenant avec les hommes les plus illustres d'Athènes* de Monsiau, nous inviterons le public à ne pas être dupe des messages politiques. Discours qui, transmués en une Grèce pure, nous font découvrir des textes aussi engagés en faveur des moeurs féminines que le *Manuel des boudoirs*, ou *Essais érotiques sur les demoiselles d'Athènes*, ou les *Fêtes et courtisanes de la Grèce* qui vont bien au-delà d'un libertinage apparent.

Le musée proposera aussi aux visiteurs de réfléchir aux définitions de l'amour explorées par les artistes français, à une heure où poètes et peintres tentent d'en cerner les premiers émois, les plus vrais, les plus délicats. Ces jeux de l'amour et du hasard de jeunes gens tantôt timides, tantôt piqués de jalousie, tous vêtus « à la grecque », annoncent les écrits de Musset, de Stendhal, de Flaubert. La pureté et la vérité des sentiments sont aussi une façon de résister à la chape de plomb qui voudrait, au nom de l'ordre et de la morale, empêcher la femme française d'être cet être sensible et libre, alors admiré dans toute l'Europe.

CAROLE BLUMENFELD

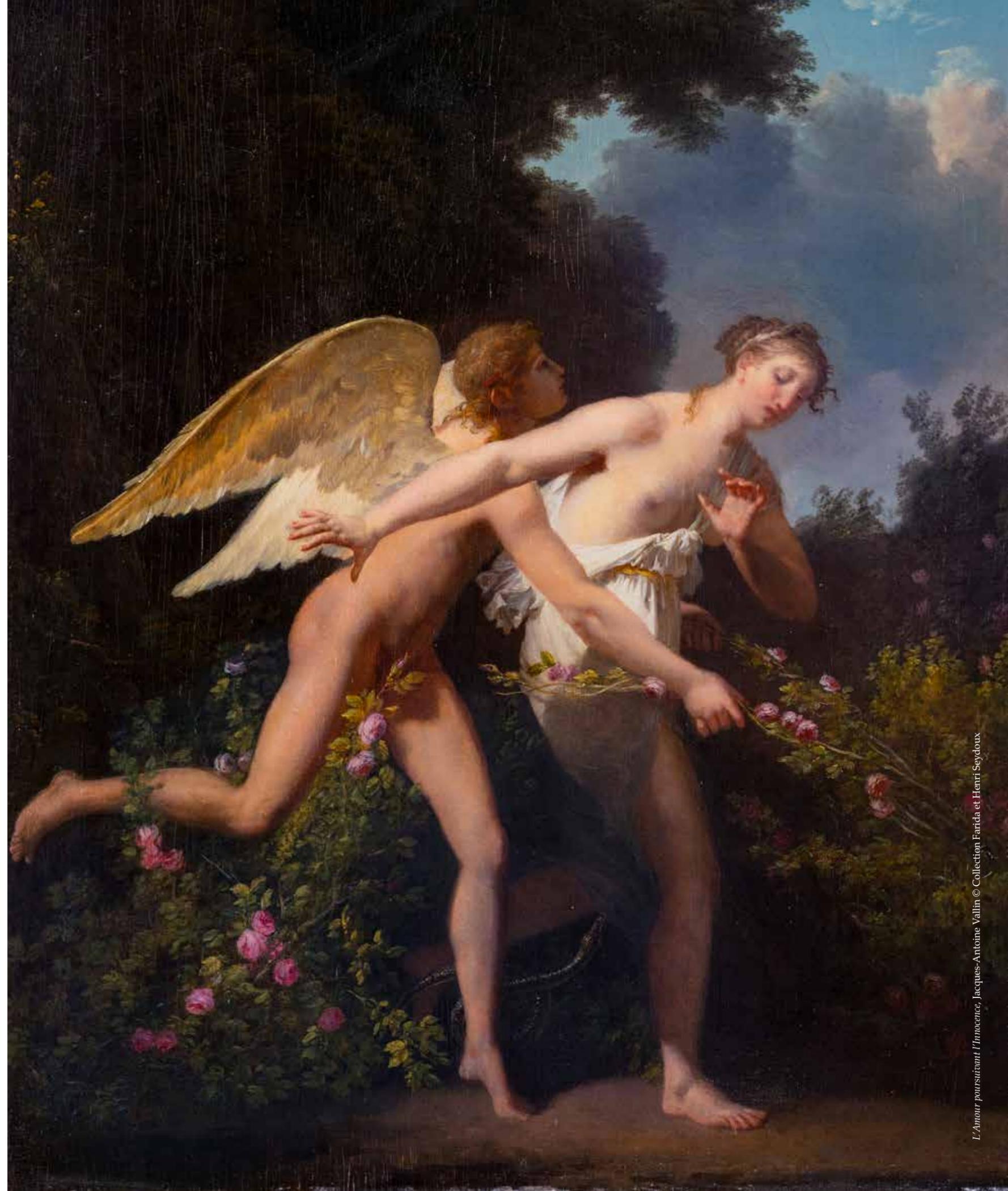
COMMISSAIRE
DE L'EXPOSITION
« ROME / ATHÈNES »

Docteur en histoire de l'art et ancienne pensionnaire de l'Académie de France à Rome, Carole Blumenfeld est chargée de mission scientifique au Palais Fesch-Musée des Beaux-arts d'Ajaccio.

Elle a déjà assuré plusieurs commissariats d'exposition sur les peintres de genre de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e.

Elle a aussi publié à de nombreuses reprises sur l'art français du XVIII^e siècle, notamment sur les figures de fantaisie de Fragonard : *Une facétie de Fragonard, Les Révélations d'un dessin retrouvé* (2013).

Sa monographie sur Marguerite Gérard vient de paraître aux Éditions Gourcuff en janvier 2019.



PARCOURS DE L'EXPOSITION « ROME / ATHÈNES »

LES DEUX VISAGES DE LA FEMME FRANÇAISE SOUS LA RÉVOLUTION

L'histoire de l'art de la Révolution a longtemps été une histoire des hommes écrite par les hommes. Aujourd'hui encore, les manuels scolaires français mettent à l'honneur la peinture « officielle » de Jacques-Louis David qui glorifie les héros antiques romains dont les Français s'inspirèrent pour réinventer et rebâtir la vie politique et sociale des années 1790. De la même manière, les écrits de Rousseau semblent incarner à eux seuls la philosophie des Lumières. Pour l'auteur du *Contrat social*, la femme, est « faite pour céder à l'homme et même supporter son injustice ». Son statut découle de sa physiologie : « L'état de la femme est-il moins d'être mère, et n'est-ce pas par des lois générales que la nature et les mœurs doivent pouvoir à cet état ». Les Anciens avaient, selon Rousseau, vu juste : « Ils avoient pour maxime que le pays où les mœurs étaient les plus pures, était celui où l'on parlait le moins des femmes ; et que la femme la plus honnête était celle dont on parlait le moins ». La *Romaine* de David n'a pas voix au chapitre, elle est reléguée à la sphère privée et se contente de servir ou de pleurer son père, son époux ou ses fils.

En 1790, une femme, émule de Diderot, Marie-Madeleine Jodin, dénonça le caractère pernicieux de cette peinture visant à entériner un ordre social établi où vertu et faculté de discernement ne paraissaient pouvoir se conjuguer qu'au masculin. Se moquant des grands hommes romains mis à l'honneur au Salon de peinture, elle appelait à une autre lecture de l'Antiquité. Dans l'histoire grecque, les partisans de la liberté de la femme trouvèrent un terrain fertile pour défendre la femme d'esprit. La fascination pour la Grèce n'était pas nouvelle, elle avait captivé tout le XVIII^e siècle mais à la veille de la Révolution, alors qu'Élisabeth Vigée Le Brun célébrait son fameux « souper à la grecque », elle prit une tournure éminemment engagée. Une autre histoire de l'art de la Révolution française est ainsi possible.

SALLE CENTRALE « TOUJOURS LA MÊME » : VRAIMENT ?

Sur le bandeau ornant la coiffure de Vénus dans *L'Innocence et la Fidélité ramenant l'Amour*, une œuvre de Jean-Baptiste Mallet récemment acquise par le musée Jean-Honoré Fragonard, apparaît l'inscription bien visible « Toujours la même ». Cette facétie du peintre grassois est un joli tour d'esprit. Vénus est certes un des sujets de prédilection des artistes depuis des siècles et des siècles mais elle n'est jamais la même, c'est une certitude.

À la veille de la Révolution, alors que la vie politique, sociale et culturelle de la France est en ébullition, Vénus et l'Amour racontent, sous le pinceau de Joseph-Marie Vien, le maître de Jacques-Louis David, une autre histoire de la femme. *L'Amour fuyant l'esclavage*, réalisé pour Madame du Barry, autrefois maîtresse de Louis XV, fut longtemps mal interprété. Peu de critiques au Salon de 1789 comprirent le caractère pionnier de l'œuvre. Aveuglés par la grande peinture d'histoire qui mettait à l'honneur les hauts faits des hommes de la Rome antique, ils ignoraient que la liberté était nichée dans la Grèce imaginée par Vien.

Tout au long des années 1790 et 1800, alors qu'évoquer les droits de la femme semblait une hérésie, filer la métaphore de la Grèce de Vénus devint une autre façon de parler des amours de la Française. En puisant dans la littérature, Monsiau, Vallin, Mallet inventèrent une nouvelle mythologie, bien différente de celle du XVIII^e siècle de Boucher et Fragonard. L'audace de ces artistes a trop longtemps été passée sous silence. Souvent qualifiée de « gracieuse » ou d'« anacréontique » – le poète Anacréon vivait son heure de gloire – cette peinture incarnait pourtant à elle seule une modernité bien plus singulière que l'art officiel.

SALLE DE DROITE CORNÉLIE / ASPASIE

Noël Hallé, est le premier au Salon de 1777, à mettre à l'honneur Cornélie, mère des Gracques, qui aurait, selon la légende, déclaré à une Campanienne que ses seuls bijoux étaient ses fils, « Haec ornamenta mea ». L'anecdote épousait à bien des égards les principes de Rousseau dont le dédain pour la femme coquette était sans bornes. Le « culte » de Cornélie fit des émules jusqu'à ce que Jacques-Louis David s'en empare. En juillet 1794, devant la Convention nationale, il

les apostrophe : « Méprisez l'or, les diamants, et cette vaine parure indigne de la Républicaine... apprenez que la vraie richesse est de posséder beaucoup d'enfants qui, forts et courageux, seront un jour les défenseurs de la patrie ; qu'à l'exemple de Cornélie, ils soient votre parure et l'ornement de vos maisons ». Qu'à cela ne tienne, l'histoire de la Romaine, louée pour son dévouement maternel mais aussi pour son refus de briller, est dressée en code de conduite pour les Françaises.

L'éloge de la courtisane grecque dont le parcours aurait été aux antipodes n'allait pas de soi. Sous la plume des écrivains sulfureux, la liberté d'Aspasie, la compagne de Périclès, était avant tout une liberté des mœurs. Vanter la supériorité intellectuelle de celle qui aurait enseigné l'éloquence à Socrate et joui du respect des plus grands penseurs grecs était un tour de force dans un contexte politique et social défavorable à la femme d'exception. L'aplomb de Monsiau qui se pencha sur le sujet dès le milieu des années 1790 est insolite mais s'il fut unique en peinture, il épousait des interrogations plus larges sur une Grèce dans laquelle un homme politique, Périclès, et un poète, Anacréon, furent non seulement charmés mais aussi largement influencés par d'incroyables femmes d'esprit, Aspasie et Sapho. Moderne Ninon de Lenclos, Aspasie devint l'emblème d'une lecture féminine de l'héritage grec.

ICONES À LA GRECQUE, UN MANIFESTE DE LIBERTÉ

Quelle meilleure preuve de la dichotomie entre la Romaine et la Grecque que le portrait de la femme française ? En 1788, lors du souper à la grecque, orner les convives « de longues écharpes, les revêtir d'élégantes tuniques, les transformer en Athéniennes ne fut pour Mme Lebrun qu'un jeu et l'ouvrage d'un moment ». Quelques années après, éprise d'une nostalgie de liberté dont elle était privée en étant forcée de résider loin de Paris, Élisabeth Vigée Le Brun choisit à nouveau de solliciter l'imaginaire de ses proches en peignant Amphion jouant de la lyre avec trois Naïades pour lequel le prince Henry Lubomirski et trois belles émigrées prirent la pose. Vêtues en Aspasie comme en 1788, écoutant comme en 1788 le son de la lyre, les Françaises rêvent de retrouver ce temps où selon le peintre : « les femmes régnaient », avant d'être détrônées par la Révolution. Le tableau, récemment restauré, semble à lui seul,

un manifeste. Lorsque les « Merveilleuses » sous le Directoire et le Consulat confient aux artistes le soin de les représenter, elles se parent de ces costumes « à la grecque » qui sont autant de proclamations contre l'Antiquité que les hommes de 1793 et 1794 avaient voulu leur imposer comme modèles pour légitimer leur désir de les exclure de la sphère publique. La mode n'a jamais, dans l'histoire, été aussi engagée. L'allure et l'attitude valaient mille pamphlets politiques. Ces Aspasies modernes qui avaient échappé aux heures sombres de la Terreur se réapproprièrent alors leur histoire en conjuguant l'Antiquité au présent.



**LISTE DES ŒUVRES
PRÉSENTÉES
DANS L'EXPOSITION
(LISTE NON EXHAUSTIVE)**

FRANÇOIS GÉRARD
Flore caressée par Zéphyr

JOSEPH MARIE VIEN
Jeune Grecque endormie
L'amour fuyant l'esclavage

JEAN-FRANÇOIS PIERRE PEYRON
Cornélie Mère des Gracques

ELISABETH VIGÉE LE BRUN
Amphion jouant de la lyre avec trois naïades

NICOLAS ANDRÉ MONSIAU
La folie conduisant l'amour aveugle
Aspasie s'entretenant avec les hommes illustres
d'Athènes

JACQUES ANTOINE VALLIN
L'amour poursuivant l'innocence
Portrait de jeune femme apeurée
Nymphes avec chérubins dans un jardin
d'Arcadie (paire de tableaux)

JEAN-BAPTISTE MALLET
L'Innocence et la Fidélité ramenant l'Amour
Vénus et Adonis entourés d'Amours

NOËL HALLE
Cornélie, mère des Gracques

BARON GROS
Portrait de Christine Boyer

ANNE-LOUIS GIRODET
DE ROUCY-TRIOSON
Anacréon, sa maîtresse et l'amour

AUTEUR NON PRÉCISÉ
Aphrodite dénouant sa sandale



Ci-contre : Dodécannèse, île de Karpathos, Diafani. Mariée et fête de mariage. 2016 © George Tatakis
Photos page de droite (de gauche à droite) : Dodécannèse, île de Karpathos, Olympos. Tenues traditionnelles. 2017 © Michael Pappas / Dodécannèse, île de Karpathos, Olympos. Préparation de l'épithaphe en tenues traditionnelles. 2016 © Michael Pappas / île de Crète, Rethymon, village d'Anogia. Tenue traditionnelle, Sartza. 2017 © Michael Pappas

MUSÉE JEAN-HONORÉ FRAGONARD

Une immersion dans les (us et) coutumes grecques
Exposition de photographies par George Tatakis et Michael Pappas.

Ethos

REGARDS SUR LES COUTUMES GRECQUES AU XXI^E SIÈCLE



Ethos est un mot grec qui correspond aux us et coutumes d'un groupe ou d'une ethnie. Il définit un ensemble de valeurs transmises de génération en génération, propres à un territoire. Cette exposition propose les regards comparés de deux jeunes photographes grecs, partant aux mêmes moments et aux mêmes endroits à la découverte des traditions qui s'y sont conservées.

Comme la France, la Grèce regorge de régions diverses dans lesquelles les coutumes ancestrales se transmettent et se vivent encore parfois au quotidien. Revêtir des costumes traditionnels pour se marier, honorer et fêter un jour sacré ou accompagner un défunt, sont des actes qui ne sont pas inhabituels pour les Provençaux mais qui peuvent souvent paraître désuets au XXI^e siècle. Pour autant cette transmission des gestes et des valeurs est aussi essentielle à certaines régions de la Grèce contemporaine.

George Tatakis et Michael Pappas nous le prouvent avec cette double série de photographies où le temps semble souvent suspendu mais certes pas la vie ! Cette exposition fait tout particulièrement écho à celle du Musée Provençal du Costume et du Bijou en se focalisant sur la place dominante des femmes de diverses ethnies matriarcales grecques.

On y découvre des costumes aux matières revisitées, portés par une jeunesse pareille au reste du monde, sous les regards plus que bienveillants des générations précédentes.

George Tatakis, ingénieur en électrotechnique, se convertit à la photographie par amour des coutumes et des traditions de la Grèce, des Balkans et de bien d'autres contrées. Il a publié dans de nombreuses revues d'ethnographie et son travail en noir et blanc, devenu une référence, est un hommage à ses maîtres en photographie.

Michael Pappas étudie la technique et l'art photographiques à la Leica Academy d'Athènes avant de rejoindre de grandes agences grecques de photographie et de publier dans de nombreux médias internationaux de haut niveau. Il a remporté d'importants et prestigieux prix. Son intérêt pour les traditions et les coutumes locales l'ont poussé à se lancer dans ce projet commun qui est pour lui un moyen d'extérioriser en couleurs ses obsessions.



Costume masculin officiel de l'époque d'Orthon, Athènes, XIX^e siècle
© Musée Benaki d'Athènes

Trésors du Musée Benaki d'Athènes

COSTUMES ET BIJOUX GRECS



Pour cette année dédiée à la Grèce, la Maison Fragonard propose au Musée Provençal du Costume et du Bijou une inédite mise en lumière de costumes grecs du milieu du XVIII^e siècle à la seconde moitié du XIX^e siècle. Une exposition événement, réalisée en partenariat avec le musée Benaki d'Athènes.

Plus d'un siècle et demi d'histoire du costume grec est présenté dans cette exposition, véritable première en Provence. Territoire jouant un rôle central dans les échanges commerciaux entre l'Orient et l'Occident, la Grèce offre une diversité inégalée de styles aux influences cosmopolites. « L'apport des cultures qui se croisent en Méditerranée confère à la Grèce, dès le XVIII^e siècle, une grande richesse en termes de costumes. Ce mot dérivé de celui de "coutume" prend ici tout son sens », expliquent Clément Trouche et Eva Lorenzini, conservatrice du Musée Provençal du Costume et du Bijou, qui assument le commissariat de l'exposition avec Xenia Politou, conservatrice du département de civilisation grecque moderne du musée Benaki et commissaire scientifique de l'exposition.

DES PIÈCES EXCEPTIONNELLES

Présentées seules ou en costumes entiers composés parfois de plus de quinze éléments, les pièces sélectionnées par les deux spécialistes parmi les collections du musée Benaki d'Athènes révèlent la beauté et le raffinement de créations féminines et masculines méconnues. « À l'évidence les nœuds de mariage et de cérémonie seront les plus représentés, car ce sont celles qui ont été les mieux conservées par les familles. Elles sont notamment remarquables par les somptueuses broderies issues d'un savoir-faire séculaire, transmis de génération en génération.

Les hommes réalisaient les plus complexes dans des ateliers spécialisés. Les femmes quant à elles créaient à la maison des ouvrages apparemment plus simples, mais tout aussi raffinés destinés aux pièces élémentaires du costume, comme par exemple la chemise, mais surtout à l'ornementation de la vie quotidienne », poursuit Clément Trouche.

Aux côtés de ces pièces riches des grands jours et des silhouettes inspirées par le style de la reine de Grèce Amalia, des costumes plus rustiques, mais néanmoins sophistiqués, éclairent le visiteur sur le mode de vie des plus humbles. Un costume de bergère nomade du nord de la Grèce de la seconde moitié du XIX^e siècle constitue à ce titre un exemple parfait. Les bijoux ne sont pas en reste au fil de ce parcours passionnant. « Des parures exceptionnelles montrent la haute qualité d'un artisanat d'art local sans frontières, influencé dans cette période aussi bien par les échanges commerciaux avec l'Occident que par la proximité de la culture ottomane et orientale. »

Plus d'une vingtaine de localités différentes sont ici représentées, composant un voyage au cœur de tout le territoire grec, des îles les plus éloignées du continent aux montagnes de la Macédoine ou de Thrace en passant par les versants verdoyants de l'Attique. Une fascinante traversée de la Méditerranée si chère à la Maison Fragonard.



LA COLLECTION

Le musée Fragonard est dédié au plus célèbre enfant de la ville, le peintre Jean-Honoré Fragonard (1732-1806) et à deux artistes grasseois de la génération suivante qui connurent aussi la notoriété, Jean-Baptiste Mallet (1759-1835) et Marguerite Gérard (1761-1837).

Les œuvres présentées dans les salles, peintures et dessins, ont été acquises par Hélène et Jean-François Costa puis cédées à la Parfumerie Fragonard.

Grand amateur d'art depuis ses jeunes années, Jean-François Costa fit ses débuts de collectionneur dans les années 1950. La maison de son père abritait déjà quelques œuvres de Fragonard, dont *Le sacrifice de la Rose*, tableau majeur qui constitua le point de départ de la collection à laquelle furent associés d'autres peintres. Jean-François Costa fut soutenu dans cette entreprise par sa femme Hélène, éprise non seulement de peinture, mais également de tout ce qui touchait Grasse et la Provence.

L'ouverture du musée Fragonard correspond à la volonté de Jean-François Costa de rendre hommage à la ville de Grasse dans laquelle il est né, où il vit et travaille. Elle répond également à son désir de faire partager sa passion pour l'art français du XVIII^e siècle.

La quinzaine d'œuvres de Jean-Honoré Fragonard est complétée par plus de quarante tableaux de Jean-Baptiste Mallet et Marguerite Gérard. Tout comme le maître, ces deux peintres vécurent essentiellement à Paris où ils finirent leurs jours. Le lien qui les unit à leur aîné ne se limite pas à la cité de leur naissance. Ils ont poursuivi ses recherches dans un domaine de son œuvre fort apprécié des amateurs de l'époque : la peinture de genre réinterprétée dans le style des maîtres hollandais.



Le Musée Jean-Honoré Fragonard

HÔTEL DE VILLENEUVE
14 RUE JEAN OSSOLA
06130, GRASSE

Le Musée Jean-Honoré Fragonard rassemble une partie de la collection de tableaux et dessins constituée par Hélène et Jean-François Costa, les parents des actuelles dirigeantes de la Parfumerie Fragonard.

Il occupe l'une des plus prestigieuses demeures du centre-ville de Grasse, l'hôtel de Villeneuve, dont la restauration a été réalisée dans la tradition du XVIII^e siècle et qui jouit d'un jardin à la française avec vue sur la Méditerranée.

La collection permanente est consacrée à trois peintres nés à Grasse : le célèbre peintre du roi Jean-Honoré Fragonard (1732-1806) et deux autres artistes de la génération suivante, Marguerite Gérard et Jean-Baptiste Mallet. Une exposition annuelle d'œuvres anciennes est présentée dans des salles dédiées.

Le musée présente également le travail de photographes contemporains lors d'expositions temporaires.

**JEAN-HONORÉ
FRAGONARD**

L'OISEAU CHÉRI

vers 1785

Récemment redécouvert, *L'Oiseau chéri* est l'une des compositions les plus rembranesques de Fragonard où se retrouvent la délicatesse du clair-obscur du *Verrou* (Paris, musée du Louvre) mais aussi des compositions allégoriques des années 1780 telles que *Le Sacrifice de la rose*.

Marguerite Gérard s'inspira de *L'Oiseau chéri* pour *Les Premières Caresses du jour*, tableau aujourd'hui perdu mais connu par la gravure de son frère Henri.





**MARGUERITE
GÉRARD**

**LA BONNE
NOUVELLE**

1804

Marguerite Gérard célèbre l'importance du mobilier dans la construction d'une nouvelle identité sociale pour les classes riches du Directoire et de l'Empire qui embellissent sans compter leurs résidences.

Le luxe est certes un marqueur social mais il est également emblématique du parfum de liberté reconquis par les femmes parisiennes. L'artiste insiste volontairement sur la sensualité du décolleté extrêmement échancré de la blonde, qui laisse entrevoir la naissance d'un téton.

La présence du bouquet de fleurs et du petit chien facétieux qui se regarde dans le miroir invitent bien à y voir une scène de l'attente amoureuse comme dans les années 1780.

**JEAN-BAPTISTE
MALLET**

**L'INNOCENCE ET LA
FIDÉLITÉ RAMENANT
L'AMOUR**

vers 1810

Mallet met en scène des personnages inspirés de la statuaire antique dans des décors qui rappellent beaucoup les fresques pompéiennes.

Il choisit une petite fille pour incarner l'Innocence et un chien pour la Fidélité tandis qu'on lit sur le bandeau ornant la coiffure de Vénus « toujours la même ».





Détail des salles du Musée Provençal du Costume et du Bijou
© Fragonard Parfumeur

Le Musée Provençal du Costume et du Bijou

2 RUE JEAN OSSOLA
06130, GRASSE

Le Musée Provençal du Costume et du Bijou est né d'un héritage familial : de la passion d'Hélène Costa pour les costumes provençaux et de la riche collection qu'elle a initiée, imitée par ses filles Agnès et Françoise. Si le musée a pu voir le jour en 1997, et peut s'enorgueillir d'être une référence aujourd'hui auprès des connaisseurs et collectionneurs de mode et textiles provençaux anciens, c'est grâce à cette volonté permanente de partager ses richesses. Une philosophie propre à la Maison Fragonard et à la famille Costa qui la dirige, de préserver au mieux son patrimoine, le magnifier et le promouvoir auprès d'un public toujours plus nombreux.

La collection du musée se compose de vêtements et de bijoux portés par les Provençales depuis le XVII^e siècle jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Les pièces sont exposées dans les salles de l'appartement noble de l'Hôtel particulier de Clapiers-Cabris, situé aux portes du centre historique de la ville.

L'accès du musée se fait par l'entrée d'origine de l'Hôtel de Clapiers-Cabris, d'où l'on pénètre dans un hall, doté d'un grand escalier en bois et tommettes anciennes, surmonté d'une rampe en fer forgé. Dans la salle d'accueil du musée, un fragment de fresque témoigne que l'Hôtel fut un temps le siège d'un tribunal révolutionnaire. L'escalier mène à l'appartement noble où se trouvent les salles d'exposition du musée. L'ensemble architectural et muséal crée un musée intime, à l'abri du bruit extérieur.

LES CARACOS

Dans la mode française, la fin de l'Ancien Régime voit le manteau de robe « à l'anglaise » remplacer les grandes robes dites « à la française ». Les formes de corsages sont inspirées de ces manteaux.

La silhouette des femmes au corset resserrant la taille contraste avec l'ampleur des jupes. L'adaptation en Provence de ces formes se retrouve dans le casaquin et la jupe. Depuis le XVIII^e siècle, le corsage hérité de la mode française se désigne sous le nom de casaquin. Il devient au XIX^e siècle le caraco. Le plus souvent confectionné dans une indienne assortie ou non au reste du costume, il est plus rarement en soie.

En Provence, la vogue de la forme filiforme à l'Antique et la taille placée sous la poitrine, naît sous le Directoire et dure jusque dans les années 1835-40. Elle est parfois si haute que le caraco se trouve placé entre les omoplates.





LES JUPES ET LES JUPONS PIQUÉS

Le piqué et le boutis remontent probablement au XV^e siècle, techniques employées en Italie et parvenues dans toute l'Europe. Certainement plus lointain, ce savoir-faire permet d'anoblir une étoffe unie, de solidifier l'ensemble des éléments cousus entre eux et donc de durer dans le temps.

À travers la mode et les différentes pièces qui constituent le costume, le jupon piqué est le plus caractéristique ; très prisé dans les milieux bourgeois, il est également le plus bel appareil des plus modestes. Il s'agit d'une mode propre à la Provence, même s'il y eut un développement de ces techniques de piquage en parallèle, dans toute l'Europe, en Angleterre et en Russie, où les femmes portaient des jupons très comparables pendant tout le XVIII^e siècle.

En revanche, à Paris, ces jupes furent absentes du costume élégant que l'on portait à la même époque.

LES BOUTIS

Le boutis est un travail de matelassage qui s'apparente à la broderie. Deux étoffes sont piquées ensemble suivant un tracé formant le décor. Ensuite, à l'aide d'une aiguille flexible, on bourre soit avec une ouate, soit avec un lacet, pour donner la forme et le relief au dessin.

Ce travail de piqûre raffiné permet de mettre en valeur une toile unie, un coton blanc, ou de fines toiles de soie. Il est utilisé dans les vêtements en général au XVIII^e siècle : casaquins, jupons, poches. Au XIX^e, il se retrouve sur les jupes, en particulier celles dédiées au mariage, avec sa symbolique et son iconographie. Le boutis est surtout connu pour être utilisé dans les dessus de lits, vana (couverture de lit ou courte pointe) où il peut atteindre des sommets dans l'art de la composition et du détail de broderie.





LES ROBES

Les formes des robes en Provence, s'inspirent complètement de la mode française, bien que souvent façonnées à partir de cotons imprimés.

La robe dans la mode n'existe pas encore sous l'Ancien Régime. C'est à ce moment-là un ensemble composé de deux parties : le casaquin ou manteau de robe forment le haut, et la jupe le bas. La robe apparaît sous le Directoire, alors que le modèle antique s'impose en politique comme dans la mode, avec le port d'une robe-tunique blanche, en cotonnade, à manches courtes et à taille haute, portée avec un spencer ou de longues écharpes.

Le Consulat voit un net assagissement de la mode à l'Antique. La naissance de l'Empire fait renaître l'étiquette et le costume de cour sous une forme nouvelle, celle de la robe-tunique. Ces robes longues à taille haute, sont dotées d'une petite traîne qu'elles perdent en 1806. Le décolleté devient alors carré et les étoffes employées ne sont plus exclusivement des tissus légers.

À partir de 1821-1822, les transformations des toilettes sont influencées par le retour du goût baroque et l'intérêt pour le néogothique. Peu à peu, la taille reprend sa place et les jupes s'élargissent, comme les manches. L'histoire de ces formes vont souvent jusqu'à la caricature : les manches gigot, mode lancée par la duchesse de Berry, deviennent énormes, gonflées de coussins.

LES BIJOUX

La parure des Provençales a toujours été synonyme de richesse et de coquetterie. Les récits de voyageurs ont souvent décrit ces femmes méridionales parées de riches bijoux d'or et de diamants, dans les pays d'Arles comme d'Avignon.

La Provence est une région économiquement aisée, et les bijoux offrent une typologie richement symbolique, essentiellement autour des croix, et autres symboles religieux pour les pièces les plus importantes.

Tout comme les différents éléments du costume, les bijoux jouent un rôle dans le paraître de la personne qui les porte. L'idéologie religieuse et la fonction de protection sont éminemment présentes.



Visuels pour la presse

ROME / ATHÈNES



François Gérard, *Flore caressée par Zéphyr*, 1799 ©
Collection particulière



Jacques-Antoine Vallin
L'Amour poursuivant l'Innocence
© Collection Farida
et Henri Seydoux



Nicolas-André Monsiau
La Folie conduisant l'Amour aveugle
© Collection Farida
et Henri Seydoux



Elisabeth Vigée le Brun
Amphion jouant de la lyre avec trois Naiades
© Collection particulière



Joseph Marie Vien
L'amour fuyant l'esclavage
© Collection particulière

ETHOS



Dodécane, île de
Karpathos, Diafani. Mariée
et fête de mariage. 2016
© George Tatakis



Dodécane, île de
Karpathos, Olympos.
Transport de la dot. 2016
© George Tatakis



Île de Crète, Rethymnon,
village d'Anogia. Maison
traditionnelle. 2017
© George Tatakis



Dodécane, île de
Karpathos, Olympos.
Préparation de l'épithape en
tenues traditionnelles. 2016
© Michael Pappas



Île de Crète, Rethymnon,
village d'Anogia. Tenue
traditionnelle, Sartza. 2017
© Michael Pappas



Dodécane, île de
Karpathos, Olympos. Tenues
traditionnelles. 2017
© Michael Pappas

TRÉSORS DU MUSÉE BENAKI



Costume de type « Amalia »,
Athènes, XIXe siècle
© Musée Benaki d'Athènes



Costume nuptial, Menidi,
Attique, fin du XIXe siècle
© Musée Benaki d'Athènes



Chemise, Karpathos,
Dodécane, fin du XVIIIe
siècle - début du XIXe siècle.
© Musée Benaki d'Athènes



Costume masculin officiel de
l'époque d'Othon, Athènes,
XIXe siècle
© Musée Benaki d'Athènes



Costume de fête féminin,
Thassos, mer Égée du Nord,
fin du XIXe siècle
© Musée Benaki d'Athènes

COLLECTIONS DU MUSÉE JEAN-HONORÉ FRAGONARD



Jean-Honoré Fragonard
Jeune fille délivrant un oiseau de sa cage
1770-1772
© Fragonard Parfumeur, Grasse



Jean-Baptiste Mallet
L'Innocence et la Fidélité ramenant l'Amour
Vers 1810
© Fragonard Parfumeur, Grasse



Jean-Honoré Fragonard
Le Sacrifice de la rose
1785-1788
© Fragonard Parfumeur, Grasse



Jean-Baptiste Mallet
L'Allaitement
Le Premier Pas
1811
© Fragonard Parfumeur, Grasse



Jean-Honoré Fragonard
L'Oiseau chéri
Vers 1785
© Fragonard Parfumeur, Grasse



Jean-Baptiste Mallet
Héloïse à l'abbaye du Paraclet
Vers 1815
© Fragonard Parfumeur, Grasse



Marguerite Gérard
Portrait de François Yves Roubaud
1797
© Fragonard Parfumeur, Grasse



Marguerite Gérard
L'Inspiration
1824-1828
© Fragonard Parfumeur, Grasse



Marguerite Gérard
La Bonne Nouvelle
1804
© Fragonard Parfumeur, Grasse

COLLECTIONS DU MUSÉE PROVENÇAL DU COSTUME ET DU BIJOU



Caraco en coton imprimé fond vert de grands motifs de fleurs et guirlandes remontantes, vers 1780, région d'Aix-en-Provence
© Fragonard Parfumeur, Grasse



Coiffe à passe en coton brodé, bordure en mousseline, fin du XVIII^e siècle.
© Fragonard Parfumeur, Grasse



Ensemble de pièces vers 1830-35 : caraco à manches gigots, fichu imprimé fond jaune de motifs cachemires (Mulhouse), fichu de mousseline brodée, jupon piqué, et coiffe à gauto.
© Fragonard Parfumeur, Grasse



Tablier de parure à bavette triangulaire, Arles (?), vers 1770. Lin brodé au point de Beauvais de fils de laines polychromes.
© Fragonard Parfumeur, Grasse



Jupon piqué dit grand jardinier, fin du XVIII^e siècle. Le dessin reprend le principe des arbres de vie indiens appelés palampores.
© Fragonard Parfumeur, Grasse



Croix Capucine, fin du XVIII^e siècle.
© Fragonard Parfumeur, Grasse



Ensemble caraco et jupe en siamoise imprimée, vers 1780, probablement de Jouy-en-Josas.
© Fragonard Parfumeur, Grasse



Fichu fond indigo aux motifs de fleurs et de framboises stylisées, vers 1840.
© Fragonard Parfumeur, Grasse



Mantelet de visite Empire, bordé d'un falbala plissé.
© Fragonard Parfumeur

**EXPOSITIONS
DU 25 MAI AU 22 SEPTEMBRE 2019**

MUSÉE JEAN-HONORÉ FRAGONARD

Hôtel de Villeneuve
14 rue Jean Ossola
06130 Grasse

Tél. : 04 93 36 02 07
tourisme@fragonard.com

Ouvert au public tous les jours de 10h à 18h.
Visite et entrée libres.

(Fermé les dimanches de novembre, janvier et début février.)

MUSÉE PROVENÇAL DU COSTUME ET DU BIJOU

2 rue Jean Ossola
06130 Grasse

Tel: 04 93 36 44 65
tourisme@fragonard.com

Ouvert au public tous les jours de 10h à 13h et de 14h à 18h.
Visite et entrée libres.

www.fragonard.com

CONTACT PRESSE

AGENCE THE DESK

Ingrid Cadoret
ingrid@agencethedesk.com
06.88.89.17.72

Lucile Gouge
lucile@agencethedesk.com
06.42.81.63.54

Visuels HD sur demande

